



Vol. V.—No. 35.

MONTREAL, JEUDI, 27 AOUT 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

CHARLES LABERGE

La phalange libérale de 1848, déjà décimée par la lutte, voit ses chefs disparaître les uns après les autres. Ce groupe de jeunes gens si distingués, après avoir exercé tant d'influence sur le mouvement politique, vaincu et dispersé, compte aujourd'hui ses morts—ceux qui, jadis ardents au combat, pleins de verdure et d'une force exubérante, sont venus courber la tête sous le sort commun. Joseph Papin, Charles Doust, Joseph Lenoir, Eric Dorion, Labrèche Viger, Gustave Papineau, Francis Cassidy, Charles Laberge, que de noms manquent à l'appel, que de personnalités brillantes à jamais disparues!

Leur époque a été celle des grandes ardeurs, des ambitions et des illusions. Un écho de libéralisme nous arrivait de France; notre jeunesse, qui savait déjà par cœur les vers de Lamartine, dévora bientôt ses discours républicains; on parlait du renversement de la féodalité, de régénération sociale, d'émancipation des peuples, et l'on rêvait aux héros de Tite Live. Les uns impatientes du joug religieux, les uns réfractaires, les autres frappés des maux de la société, tous encore pénétrés de leurs lectures du collège, poussés par des convictions juvéniles, c'est-à-dire actives et incontrôlées, ils se lancèrent dans un mouvement dont peu d'entre eux distinguaient la pente fatale. C'était un réveil, ou plutôt c'était une éclosion de la jeunesse à la vie publique, le premier essai de nos institutions libres par de jeunes têtes, et cette génération semait sa folle avoine dans le champ de la politique. On fonda l'Institut Canadien, où pour la première fois ceux qui avaient le talent de la parole trouvèrent l'occasion de se faire connaître. *L'Avenir* fut créé et donna l'essor aux écrivains. C'était deux tribunes, et elles avaient pour eux tout l'attrait, et pour le public tout le prestige de la nouveauté. Il est permis de croire que, dans l'une comme dans l'autre, acclamés par la foule éblouie, quelques-uns se croyaient un peu plus grands que nature. La confiance en soi-même est un élément de succès, ils n'en manquaient pas. Lancés à corps perdu dans la lutte, ils obtinrent tout d'abord des avantages considérables. En 1854 ils emportèrent d'assaut près de vingt comtés.

Entre les plus brillants de ce groupe remarquable, se détache la figure sympathique de Charles Laberge. Ecrivain et orateur, il a rendu à son parti des services réels et s'est acquis une réputation dans tout le pays.

Charles-Joseph Laberge est né à Montréal le 20 octobre 1827. Son père était négociant, sans fortune; sa mère était la sœur de Gabriel Franchère, qui a laissé un récit si attrayant de ses voyages dans le Nord-Ouest. Il fit un brillant cours d'études au Séminaire de St. Hyacinthe. Ses condisciples l'appelaient le *Petit Laberge*, mais ses professeurs comprirent que ce petit bonhomme, espiègle et vif, pourrait bien dans la suite jouer un grand rôle sur la scène du monde. Si l'on en croit la tradition, le jeune Laberge se serait révélé comme journaliste avant même d'avoir fini ses classes. En effet, il fonda un journal au collège, qu'il nomma bravement le *Libéral*. Cette feuille ne se donnait pour mission ni de défendre la société ni de démolir le trône et l'autel; elle s'efforçait simplement de démolir les professeurs qui avaient eu le malheur de déplaire aux élèves, et Laberge mettait à cette besogne autant d'ardeur que d'esprit. On dit que les émotions plus âpres du journalisme politique ne lui firent jamais

oublier les premières jouissances de ces débuts clandestins.

On rapporte qu'aux exercices littéraires de 1845, Laberge ayant obtenu le prix de déclamation, le supérieur du Séminaire demanda à l'hon. Louis-Jos. ph Papineau, qui était présent, de vouloir bien couronner le jeune élève. Papineau s'adressant au lauréat, lui dit: "Franchement, Monsieur, je n'ai jamais aussi bien parlé que vous venez de le faire; si j'ai eu le titre d'*Orateur* vous en avez le talent."

Cette parole, venant d'un homme comme Papineau, ne suffisait-elle pas à décider de la voie que suivrait l'heureux enfant à qui elle était adressée?

Ses études terminées, M. Laberge vint à Montréal étudier le droit chez M. R. A. R. Hubert; il fut admis au barreau en 1848, et il entra en société avec M. Rodolphe Laflamme, mais dès 1852 il abandonna Montréal pour aller se fixer à St. Jean d'Iberville, où en peu de temps il se fit une nombreuse clientèle.

L'Avenir avait été fondé en 1847, et Laberge en fut le plus brillant collaborateur. Ses collègues étaient: Eric Dorion, Joseph Papin, Joseph Doust, Charles Daoust, D. E. Papineau, Joseph Lenoir, Rodolphe Laflamme, L. Labrèche-Viger, G. Laflamme, C. Duranceau, C. F. Papineau, Wilfrid Dorion, C. H. Lamontagne, E. U. Piché, Gustave Papineau.

L'Avenir a laissé les plus tristes souvenirs et l'on s'explique difficilement qu'un talent délicat, une nature d'élite, un bon chrétien comme Laberge ait pu consentir à se rendre solidaire des impiétés grossières dont cette feuille se rendait coupable. Était-ce chez lui entraînement, faiblesse de caractère? Nous l'ignorons. Mais on assure qu'il n'est jamais tombé personnellement dans les exagérations de ses collègues.

Nous arrivons à la grande date libérale de 1854, où M. Laberge fut élu dans le comté d'Iberville et prit place en chambre au premier rang dans le groupe dont M. Dorion était le chef. C'était ce qu'on a appelé la *Pléiade Rouge*. Tout le monde se souvient encore du fameux pamphlet qui a paru sous ce titre, et dans lequel M. J. C. Taché et M. Chauveau, sous le pseudonyme de *Gaspard Le Mage*, ont écrit si spirituellement toute la constellation. Ce souvenir peut être rappelé aujourd'hui sans blesser personne.

Il y avait d'abord en tête M. Dorion qui "a succédé à M. Papineau dans la direction du parti démocratique; personne ne prétendra qu'il l'ait remplacé. Dans le mois de juillet dernier, M. Dorion en étant rendu à la onzième page d'une exception péremptoire en droit perpétuelle écrite dans le style de ses discours et qu'il lisait à haute voix et sur le même ton, s'endormit d'un profond sommeil. Il lui advint alors le même songe qu'avait fait Joseph longtemps avant que d'être le premier ministre de Pharaon. Il rêva que douze des étoiles les plus rouges et les plus grandes de la pléiade, y compris celle de son petit frère Eric, s'inclinaient profondément devant la sienne. Une fois réveillé, il se souvint qu'il avait déjà deux fois failli être un grand homme, la première fois lorsqu'ayant une dizaine d'années il avait signé une pétition contre les griefs, circonstance qu'il a rapporté en chambre dans son premier discours, et la seconde fois lorsqu'il lui était arrivé de signer comme secrétaire le manifeste de l'association annexioniste. Plus rusé cependant que le fils de Jacob, il ne parla de son rêve à personne. Quelques jours plus tard, les rouges et les torys-

annexionistes de Montréal le prenaient pour leur candidat."

Papin venait ensuite:

"Avant que de partir pour Québec, les chefs démocrates se sont distribués les rôles qu'ils allaient jouer. Comme vous avez pu le voir *consigné* au *Moniteur*, il a été résolu d'une voix unanime que M. Papin serait le Danton de la Montagne... Le député de l'Assomption est au reste un bon enfant; sa figure a même une expression joviale lorsqu'il ne veut pas la rendre terrible, lorsqu'il oublie que c'est lui qui fait Danton."

M. Prévost:

"Il lui importe peu que ce soit avec ou sans indemnité que les seigneurs soient déposés, que Sébastopol résiste ou soit démantelé, pourvu que le greffier de la cour de Terrebonne ait été nommé *en conformité des résolutions* passées par l'assemblée du quinze ou du vingt d'un mois quelconque, dans une année quelconque, dans la salle publique du village de Terrebonne, dans la paroisse de Terrebonne, dans le comté de Terrebonne."

M. Eric Dorion, l'Enfant Terrible:

"Mis à côté de M. Papin, c'est physiquement le contraste le plus frappant que l'on puisse voir. Il semble que ceux qui ont envoyé les rouges en chambre aient voulu former une collection anthropologique complète du nain au géant et de l'Antinous au Satyre."

M. Doust:

"Grand, rude, vigoureux et pas très-beau garçon qui ne laisse pas que de se faire aimer et estimer de ceux qui le connaissent. En Chambre il paraît croire que la prudence est la meilleure partie de la valeur, et surtout préférer les délices du comité de la pipe aux charmes oratoires de ses collègues."

M. Dufresne:

"N'est pas aussi béotien qu'il en a l'air."

MM. Bourassa, Darche et Guèvremont:

"Nébulose composée de trois étoiles d'une infiniment petite grandeur... M. Bourassa est bien le type de l'inflexibilité démocratique... M. Darche, chevelure qui paraît avoir horreur du peigne comme d'un instrument de tyrannie... Connaissez-vous M. Guèvremont? Pour moi, il me semble que je le connaissais avant que de le connaître, tant il y a de gens qui ont l'honneur de lui ressembler."

M. Valois:

"Est médecin et comme beaucoup d'Esculapes célèbres, il dédaigne le soin de sa personne. Il se rase tous les huit jours, ne se peigne pas aussi souvent et conserve sur ses habits des souvenirs frappants de tous les événements de la journée."

M. Jobin:

"C'est lui qui, dans les moments de crise, berce sur ses genoux l'Enfant Terrible, prépare une potion calmante pour M. Prévost, et donne, les jours de fête, un coup de peigne à M. Darche et un coup de brosse au docteur Valois."

Tels étaient les collègues de M. Laberge, point de mire de cent traits qui nous paraissent aujourd'hui inoffensifs, mais qui dans le temps ont eu un succès prodigieux. M. Laberge était le plus épargné; il paraît même qu'il a été très-flatté de son portrait, et à ce titre nous reproduirons presque en entier le chapitre qui lui est consacré dans la *Pléiade Rouge*: